

Marilú Mallet

La Mutation

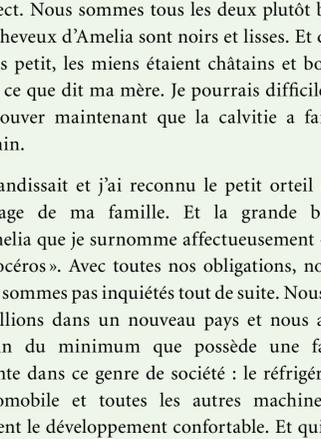
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LOUISE ANAOUIL



Vertiges

www.vertiges.com

Illustration fantaisiste de séquences d'ADN.



Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Pierre Toussignant.

La Mutation

TITRE ORIGINAL : *La Mutación*

DÈS SA NAISSANCE, il nous a paru étrange. Il était gras et il avait les cheveux blonds. Détail suspect. Nous sommes tous les deux plutôt bruns. Les cheveux d'Amelia sont noirs et lisses. Et quand j'étais petit, les miens étaient châtains et bouclés. C'est ce que dit ma mère. Je pourrais difficilement le prouver maintenant que la calvitie a fait son chemin.

Il grandissait et j'ai reconnu le petit orteil dévié, héritage de ma famille. Et la grande bouche d'Amelia que je surnomme affectueusement « petit rhinocéros ». Avec toutes nos obligations, nous ne nous sommes pas inquiétés tout de suite. Nous nous installions dans un nouveau pays et nous avions besoin du minimum que possède une famille décente dans ce genre de société : le réfrigérateur, l'automobile et toutes les autres machines qui rendent le développement confortable. Et qui nous amenèrent à abandonner Pepito dans une garderie.

Dès sa plus tendre enfance – deux semaines – notre fils a donc vécu dans une pouponnière. Nous l'avions soigneusement choisie, avec une méthode toute moderne. C'était une garderie française.

Amelia travaillait dans un laboratoire et n'avait pas souvent l'occasion d'adresser la parole à un être humain dans la journée. Quant à moi, au Jardin botanique, je n'ai jamais approché personne de peur qu'ils me renvoient si les plantes artificielles ne poussaient pas comme il se doit.

Je l'ai toujours trouvé bizarre. Peut-être à cause de cheveux blonds. Mais surtout à cause des sons si singuliers qu'il a commencé à répéter. Spécialement avant les repas quand il était affamé. Sa faim, ses envies de faire caca ou juste pipi, tout devenait insupportable. Que ce soit pour une bouteille de lait ou pour une insatiable fringale, il devenait mauvaise humeur et se transformait en un vrai petit animal. Le peu de stabilité que nous avions réussi à atteindre en fut compromis. Sans raison, je doutai de ma paternité. Tout en sachant fort bien que les petits orteils déviés venaient de l'oncle Enrique. Amelia devint désagréable et même cruelle. Elle m'accusa, dénonça la situation comme étant le résultat de mes tendances politiques. Elle en rendait responsable le courant électrique auquel on m'avait soumis. Je pris une attitude paternelle, je la tranquillais en lui tapotant l'épaule, en lui disant des phrases comme :

— C'est notre premier-né... Nous n'avons pas l'habitude... Ça doit être comme ça...

Deux ans après, je dois dire que les bruits qu'il faisait me troublaient beaucoup plus. C'étaient des sons gutturaux, graves, comme ceux d'une bête malade. Durant une de nos nuits d'insomnie, de larmes et d'affrontements, nous nous sommes mis d'accord pour consulter un médecin.

Pepito fut minutieusement examiné. Le médecin posa à Amelia les questions d'usage : si elle avait eu des problèmes durant sa grossesse, si elle avait passé une échographie, si elle se souvenait d'un détail qui aurait pu éclaircir l'affaire. Pour ma part, plein de honte et de culpabilité, je racontai que j'avais subi des chocs élec triques quand j'étais détenu dans mon pays. Le médecin nota tout cela avec soin. Il eut vite l'air embarrassé et ne donna aucun diagnostic précis. Après trois visites consécutives et d'autres examens routiniers, il nous suggéra d'aller voir un spécialiste.

D'après moi, notre fils montrait des signes d'intelligence. Il avait appris à s'asseoir, à se lever et même à marcher. Il arrivait aussi à se faire comprendre malgré ses bruits effrayants.

Le spécialiste ne nous avança guère plus. Il nous expliqua que cela pouvait dépendre d'une mutation, de la structure définitive d'un gène, à la suite d'altérations de la molécule de l'ADN. Il dut me renseigner sur la complexité de cette molécule. Non seulement sur sa complexité, mais aussi sur sa constitution. Deux spirales enroulées en sens inverse autour d'un axe imaginaire. Ce que j'en ai finalement compris, c'est que le bec-de-lièvre ou le sabot fourchu chez le cheval viennent de là. Sérieux et préoccupé, le docteur avoua qu'il se trouvait devant un cas inexplicable. Quelque chose qui concernait la tératologie. Je cherchai le mot dans le dictionnaire et je fus très surpris de découvrir que la tératologie n'était rien de moins que l'étude des monstres. Le docteur conclut que Pepito devait être analysé très sérieusement par un groupe de spécialistes.

Nous avons révisé notre vie : les contraceptifs utilisés par Amelia, la nourriture, la bouilloire électrique, la nouvelle télévision couleurs, le four micro-ondes, le copieur. Nous avons acheté un dictionnaire médical et nous avons lu tout ce qui avait trait aux mutations, au phénotype, aux gènes héréditaires, à l'adénine, la guanine, la cytosine, la thymine. Pepito était toujours blond, parlait toujours dans son langage de bête.

Nous en avons passé des nuits de veille en attendant le résultat des tests et des analyses. Amelia devint malade de désespoir et maigrit de vingt kilos. Il a fallu que je m'occupe des plantes, du Jardin botanique, de la maison, des achats, du lavage et de conduire chaque jour Pepito à la garderie.

Les médecins me suggérèrent de placer mon fils dans une école spéciale pour les enfants malades, définitivement.

Pour que le changement ne soit pas trop brusque, je devais y aller plusieurs jours de suite et rester avec lui quelques heures. Le premier après-midi, le choc m'a presque tué. Les enfants anormaux étaient de véritables idiots, des êtres apathiques qui balbutiaient quelques mots d'une voix rauque, avec des sourires de félicité totale sur des visages laids et disproportionnés. Pepito pleura de peur. Nous sommes restés une heure. Les idiots étaient d'âges différents, quelques-uns étaient attachés, d'autres regardaient le plafond, d'autres jouaient à rien en bavant. Il n'y en avait pas beaucoup qui avaient l'air normal et s'il y en avait vraiment un, il deviendrait anormal de toute façon.

Penser que mon fils se retrouverait dans un asile de fous me rendit nerveux. Je ne dis rien à Amelia, qui était toujours dans le même état de dépression. Le lendemain, j'arrivai un peu plus tôt à la garderie. Mon pauvre petit Pepito était là, heureux, innocent, ignorant de ce qui l'attendait pour le restant de ses jours. Il jouait avec un autre enfant, plus âgé de quatre ans à peu près. Ils semblaient s'entendre à merveille. Quand je m'approchai, je me rendis compte que lui aussi était malade.

La monitrice tenait deux bébés dans ses bras, dont un qui braillait de toutes ses forces. Peut-être qu'ils lui avaient fait quelque chose... Je jetai un coup d'œil aux choses qui m'environnaient, les fenêtres, les humidificateurs, les calorifères, les divers instruments, les pots de peinture, les différents produits d'entretien... J'étais certain que mon fils resterait idiot pour toujours. J'avais entendu l'histoire de deux enfants vietnamiens morts l'asphyxie dans une garderie.

Gardant mes impressions pour moi-même, je m'approchai poliment de la femme et je lui montrai l'autre enfant malade :

— Il...

Je n'eus pas le temps de terminer ma phrase car le père de l'enfant entra à ce moment et vint vers moi :

— Êtes-vous le père de Pepito? demanda-t-il avec un accent prononcé.

— Oui, répondis-je avec mon accent espagnol.

— C'est le meilleur ami d'Albert. Ils s'amuse beaucoup ensemble.

Les enfants coururent vers nous. J'étais un peu démonté par la gaieté des enfants peut-être, mais je pris mon courage à deux mains pour lui demander ce qu'il allait faire avec son fils malade, et je m'appretais à lancer prudemment ma question quand j'entendis un son nasillard sortir de la bouche du père d'Albert. Je le regardai, étonné, je ne trouvais rien à dire, les enfants éclatèrent de rire. Le petit Albert se tourna vers moi :

— Pepito, mon meilleur ami.

— Oui, répondis-je en pensant qu'Albert savait au moins parler.

Albert continua.

— Pepito est mon meilleur ami parce qu'il est comme moi. Et il poursuivit en s'adressant à mon fils dans ce langage nasillard que je ne connaissais que trop bien.

La monitrice s'était débarrassée du bébé braillard et s'approcha en commentant :

— Votre fils a beaucoup de facilité pour les langues, ça va lui être très utile plus tard.

Je la regardai, surpris.

— Vous parlez espagnol, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors, c'est votre femme qui est Hongroise, continua le père d'Albert.

— Hongroise? répondis-je, ahuri, mais en comprenant brusquement ce qui s'était passé, je m'adressai à la monitrice.

— Qu'est-ce que ça veut dire? Il devait apprendre le français, c'est pour ça que nous l'avons placé dans une garderie française!

— Écoutez... répondit la femme en s'éloignant, ce n'est pas ma faute, il n'y a que des émigrés ici... Et il n'y a pas beaucoup de personnel. Les enfants se font des amis...

J'ai appelé Pepito et nous avons pris congé d'Albert et de son père. Nous sommes sortis en nous tenant par la main. Je riais comme un fou. J'ai couru vers un téléphone public pour appeler Amelia. Je n'ai pas pu parler avant plusieurs minutes tellement j'avais envie de rire. À l'autre bout de la ligne, Amelia répétait avec un filet de voix apeurée :

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a?

J'ai finalement contenu mon rire :

— J'ai trouvé la maladie de Pepito! Sa langue maternelle, ce n'est pas l'espagnol, ni le français, ni l'anglais. Il a appris, imagine! cette satanée langue nasillarde, le hongrois!

J'ai raccroché et comme un idiot, j'ai continué à marcher en riant et en faisant des pieds de nez à mon petit Hongrois.

La Mutation,

une nouvelle de Marilú Mallet

traduite de l'espagnol par Louise Anaouil,

est parue, dans le recueil *Miami Trip*,

aux éditions Québec Amérique,

à Montréal, en 1986.

ISBN : 2-89037-283-0

Cette nouvelle édition porte le numéro

ISBN : 978-2-89816-055-4

© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020

– 1056 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org